

Aujourd'hui, la nébuleuse «toxico» vit en douce une mutation qui à la fois installe le problème, le reconnaît dans sa pleine extension sinon dans sa détresse aiguë, et qui en même temps veut l'intégrer, le grignoter, l'assimiler au grand ordre technologique qui traite les corps – par la chimie, la médecine, et... la communication. Le Social institué admet la loi de la dépendance mais prend des mesures pour la régler, la rendre viable voire confortable. Puisqu'elle est un fait accompli, ou imminent, pourqu'on le nier ou le dénier? Plutôt diminuer ses risques par des produits adaptés: tel produit atténue la douleur de la «descente», tel autre l'effet secondaire de certains mauvais mélanges... Approche «plurielle», pratique diversifiée comme les produits. On prend les choses comme elles sont. Vous avez besoin de drogue? Mais tout le monde en prend! Et puis, du risque il y en a toujours, avec n'importe quel produit (on se tue au tabac ou à l'alcool, n'est-ce pas?), n'importe quelle activité (même traverser la rue, hein? ou monter une entreprise...).

Risques, donc assurance, on optimise l'usage, l'usager doit mieux habiter sa bulle, son quotidien, pas toujours désinséré, sachant qu'avec la drogue il a un «plus», comme on dit, un dopant qui aide à «tenir le coup», un «plus» narcissique qui permet de garder la forme, l'ouverture (Allez, l'ouverture sur l'autre...). Et ça aide même à éluder la violence. Pas mal?

Les dérives toxiques seront donc encadrées – vaste enveloppement stratégique – par la technique du bien-être, le modèle hédoniste où il s'agit de «se faire du bien», le plus «intelligemment». On parle de soi comme d'un autre dont on s'occupe au mieux. Le scandale «toxico», ce coup de force révolté-révoltant grâce auquel on remplace – ou l'on surmonte – les liens précaires, les symbolicités foireuses, par un lien solide, celui de la dépendance – ce scandale ne sera bientôt plus qu'une erreur de gestion.

Qu'y a-t-il à y redire? Rien, puisque l'essentiel disparaît ou se brouille un peu plus: le rapport à l'autre, à l'être, au possible, au désir, à la vie – tous ces vieux clichés doivent s'effacer devant l'effort technologique: gestion des risques, meilleure synthèse – chimique, sociologique, subjective: on a «enfin» de quoi faire face au Risque, c'est-à-dire à ce qui échappe, à ce qui peut rester d'Autre (d'irréductible ou d'inconscient). Au fait, le sens du «projet» toxico n'était-il pas de juguler ce qui échappe et qui fait mal dans une douleur qui torture âme et corps? Juguler cela grâce au lien d'addiction? On a là une gigantesque «substitution»: au-delà des drogues substitutives, c'est toute une détresse chaotique, une douleur d'être déferlante qui va se voir substituer un traitement rationnel et global; c'est le Social qui pourvoira aux liens qui manquent, grâce au lien thérapeutique où sera prescrit l'immense bonheur d'être sans problème. (Pourtant, avoir un problème c'est parfois précieux, c'est avoir l'occasion de penser, de changer; c'est de l'effacer par un produit qui est dommage; ou de s'y réduire; d'ailleurs, quand on s'y réduit, on ne l'a pas, le problème, on l'est.) On s'en doute, les choses ne se passeront pas ainsi, ce sera... «plus complexe»: l'enjeu «toxico» est bien au-delà du «principe de plaisir» ou de la quête du bien-être. Dans les cas extrêmes

le sujet veut guérir totalement sa maladie du lien, c'est-à-dire son impuissance à se contenter de liens partiels; la guérir par un lien total. Celui de la drogue peut en être un. C'est vrai que la drogue donne du lien mais qui ne lie qu'à soi-même; elle donne du possible à condition de n'en rien faire. Bien sûr le projet rate, mais il est reconduit, car le mal et le remède s'y renvoient l'un à l'autre, depuis la nuit des temps. Le névrosé moyen, lui, n'y voit goutte: il déplore la dépendance... Alors que pour le drogué, le vrai, elle est essentielle. Même si elle n'est pas l'appel impérieux de ses cellules «dressées» qui en redemandent. En effet, beaucoup prennent des drogues chimiquement non addictives, mais l'habitude de les prendre fait tellement partie de leur vie qu'ils ne peuvent pas s'arrêter, même s'ils vous disent en souriant: «J'arrête quand je veux, vous savez?» C'est une dépendance seconde, existentielle, un peu comme celle de chacun au confort qui l'entoure: l'eau courante, la télé... Eh bien pour d'autres, la «prise» qu'ils font les fixe si bien, leur donne un confort, et un tel sentiment d'avoir prise sur les choses qu'ils ne peuvent plus s'en passer.

**Pourtant, avoir un problème c'est parfois précieux, c'est avoir l'occasion de penser, de changer**

Il y aura donc transfert de dépendance, substitution de liens, dépendance au lien substitutif. Allez, le Social sera bon dealer. Mais la question essentielle

restera, intraitable qu'elle est par une quelconque technique; il y faut une pensée de l'être et un partage de l'être. Cette question c'est: quoi faire avec ce vide, ce possible, ce manque-à-être (qui se rejoue dans le manque de drogue) qui nous met au défi de vivre, d'aimer, de créer, et qui nous montre en passant que l'idée d'être «sans dépendance» est une bêtise: dans l'amour on dépend de l'être aimé, au point que certains pour rester libres refusent d'aimer. Comme s'ils avaient le choix... En fait, ils sont impuissants à aimer, et leur inaptitude de lien ils la cachent sous le principe de rester libre, pour un laborieux hédonisme.

Cette question intraitable, j'en donnerai comme symbole une certaine douleur: on sait qu'il y a des douleurs dont nul remède – nulle chimie – ne vient à bout. Même quand on les noie sous la morphine, elles se taisent un temps puis finissent par émerger: «Nous revoilà!» Ça rend «fous» des soignants qui disent «c'est dans la tête!», comme si «dans la tête» ça faisait moins mal. Alors offrons-nous cette hypothèse: ces douleurs sont envoyées par le destin ouvert, non encore écrit, pour faire cassure dans certaines vies qu'il a jugé trop monotones, trop «identiques», et qu'il adjure de changer, à coups de poing dans la chair: trouvez autre chose, d'autres façons d'être, car sinon la vie se perd et ça lui fait trop mal au ventre.

En attendant, côté com', la Mission officielle (Mildt) fait des efforts: faire parler, des risques et du reste. Ils découvrent que ça fait du bien rien

que d'en parler. («Mais je l'ai toujours dit!» s'excite Freud dans sa tombe.) Et les experts en «toxico» (socio, psycho, médico...) s'activent curieusement, leur meilleur savoir c'est de vouloir s'y impliquer, avec même leurs symptômes, crispés ou laxistes. Bizarrement, le symptôme pervers fonctionne mieux que les autres. (Trop long, de dire pourquoi.) Ça confirme que là où il y a du Drogué, le rapport pervers n'est pas loin. Ce n'est pas lui qui est pervers c'est le lien, le rapport à deux qui s'ensuit. Individuel ou collectif. L'autre jour, dans une cité, des jeunes ont déboulé chez un drogué en criant: «On ne veut pas de tox ici.» (ils ne disent même pas toxico), et ils le passent par la fenêtre. Deuxième étage. Déglingué. Double impasse du lien. Comme si la cité déléguait ses jeunes pour dire: «Quoi?! Pendant qu'on trime et qu'on barbote dans nos liens partiels, toi tu t'offres la bulle, le lien total! Qui risque de tenter nos gosses!» Ou un message plus pervers: «Quoi! Tu t'isoles dans ta misère comme si on n'était pas là, nous, Collectif solidaire, pour te soutenir, t'accueillir!... Tu ne veux pas jouer avec nous?» Et vlan! C'est que ça anguisse l'entourage, un vrai drogué, par sa jouissance ou sa misère. Même s'il a de quoi ne pas faire un petit casse pour acheter, ça leur «fout un coup» d'en voir un qui n'en a rien à «foutre» d'eux ou qui écarte une à une toutes leurs «valeurs». Mais de son côté, lui, il pourrait dire: «Ma

vie n'appartient qu'à moi! tant que je ne nuis pas aux autres!...» C'est même dans la Constitution... Et là, on bute sur la liberté abstraite, sur ce qu'est la solidarité, la vraie, l'effective, où on aurait le droit d'empêcher le voisin de se nuire. Mais c'est un droit qui se conquiert à très haut prix. Cet épisode totalitaire rappelle aussi le cas récent où une mère a tué son fils qui se droguait. Là encore, rapport pervers qui s'installe au-dessus des deux: pour acheter le produit il lui prenait chaque fois tout ce qu'elle avait, elle lui a donc «tout donné». Et lui: «Encore, encore... Tu m'as donné la vie? Alors donne de quoi la vivre...» Jusqu'au jour où elle lui a donné le tout de la vie, la vie achevée.

C'est aussi pour cela que j'ai mis ma recherche sur les «toxicos» dans le sillage des perversions. Ce n'est pas eux qui sont «pervers» c'est le lien qui s'ensuit: l'objet, lui, est variable; le produit, substituable, mais le lien est fétiche, qu'il soit féroce ou débonnaire: il peut à tout moment exclure les liens qui le menacent; il est fétiche au sens où il tient lieu de symbolique et où rien de la loi ne doit lui échapper. Voilà par quel biais négatif la drogue questionne le symbolique ●

**Daniel Sibony**, psychanalyste, est professeur de mathématiques à l'université de Paris-VIII. Dernier ouvrage paru: «Psychopathologie de l'actuel. Evénements III» (Le Seuil).

La prise en charge de la toxicomanie par le social ne s'attache qu'au bien-être et à la sécurité de la personne, au détriment des raisons de la dépendance.

**La toxicomanie, un lien pervers**